

COMÉDIE CLAUDE VOLTER

DU 7 AU 31 MARS



*La ville
dont le Prince
est un enfant*
Henry de Montherlant

P R O G R A M M E

Le mot du metteur en scène

Michel de Warzée

Devant un tel chef-d'œuvre, le metteur en scène n'a qu'un seul devoir, s'effacer, laisser parler l'auteur.

Il y a plus de cinquante ans, un petit garçon de dix ans, après avoir vécu ces dix premières années en Afrique, comme un petit singe ... s'est retrouvé « interne » dans un grand collège de la capitale, pas loin d'ici.

C'est aussi un peu son histoire.

Que soit remercié ce « grand » qui s'est occupé de lui pendant un an.

« La Ville » peut-elle choquer ou satisfaire les catholiques ?

Daniel-Rops
de l'Académie Française,
7 novembre 1951.

Certains s'étonneront peut-être de lire, dans la préface que l'auteur a composée pour sa pièce, qu'il l'avait écrite « à genoux ». A tout esprit de bonne foi, cependant, il apparaîtra qu'il y a, tout au long de ces trois actes, un respect, une ferveur, une sorte de tremblement de l'âme, qui viennent du plus profond de l'homme qui les exprime. Ecarté de l'Eglise, Montherlant, visiblement, ici, témoigne d'une fidélité intacte à son enfance, en ce qu'elle peut garder en lui d'inébranlable, et aux maîtres qui l'ont dirigée. Vraie au sens humain du terme et, en ce sens, catholique, car pour un catholique véritable, tout ce qui est vrai, et cela seul, entre dans sa conception du monde, cette pièce est aussi catholiquement vraie parce qu'elle respecte les hiérarchies authentiques, donne leur vraie place aux exigences de la conscience et laisse à la grâce, son rôle décisif dans les destins humains. L'intention la plus profonde que semble avoir eue Montherlant en écrivant « La Ville » est celle-ci : bien loin de diffamer les maîtres de sa jeunesse, faire sentir qu'une certaine hauteur de sentiments, un certain appel de l'âme à soi-même, une certaine noblesse jusque dans les déchirements de la passion, ne sont possibles qu'autant que la foi leur sert de base. Tout cela, pour un homme qui se veut éloigné de l'Eglise, ne manque ni de courage ni de beauté.

« La Ville » peut-elle choquer ou satisfaire les catholiques ? demandait notre titre. Il faudra certainement être profondément catholique pour accepter cette pièce et entendre toutes les véritables résonnances. Mais ma conviction, quant à moi, est faite : ne la jugeront scandaleuse que les pharisiens.

La ville dont le prince est un enfant



Une destinée singulière

La Ville dont le prince est un enfant, dont le titre est tiré d'un verset de l'Ecclésiaste : « Malheur à la ville dont le prince est un enfant », a été l'une des premières œuvres de Montherlant, ébauchée dès 1912 sous le titre de « Serge Sandrier », puis reprise et transformée pendant presque 40 ans avant d'être publiée en 1951.

Son aspect autobiographique, que, de son vivant, l'auteur déniait maladroitement, est aujourd'hui reconnu : le héros, Sevrans, c'est Montherlant. Il publiera en 1969, peu de temps avant sa mort, un roman, « Les Garçons », dont le sujet est le cœur.

L'auteur pensait d'abord que son œuvre serait accueillie avec réticence. Or, il a pu écrire qu'avec « Port Royal » elle avait été celle de ses pièces qui avait été accueillie le plus chaleureusement. Alors qu'elle ne comprend aucun rôle féminin, ce sont surtout les femmes et les membres du clergé qui ont montré le plus grand intérêt pour cette pièce.

La Ville fut demandée par quatorze théâtres parisiens, deux théâtres de province, vingt théâtres étrangers, et de nombreux théâtres amateurs, parmi lesquels plusieurs dirigés par des ecclésiastiques. La Comédie Française, après avoir fait une lecture devant le comité, à l'insu de l'auteur, la reçut, bien que le volume portât la mention : « Il n'est pas dans les intentions présentes de l'auteur que cette pièce soit représentée » : cas unique dans l'histoire de la Comédie Française.

L'auteur refusa les offres de tous ces théâtres, estimant d'une part que le sujet en était trop délicat pour être porté à la scène, d'autre part qu'il était très difficile de trouver des adolescents capables de la jouer.

Montherlant fera représenter la pièce pour la première fois en 1952 à Genève (Suisse) par une troupe de comédiens amateurs, afin de tester les réactions du public. En 1955, elle fut également montée à Liège, par une troupe d'amateurs, pour deux représentations. L'accueil fut très chaud et sans réserves.

Malgré les demandes en 1953 de Jean-Louis Barrault pour l'inauguration du « Petit Marigny », en 1955 du nouvel administrateur de la Comédie Française et la même année celle du metteur en scène de « Port Royal », Jean Meyer, ce n'est qu'en 1957 qu'un enregistrement sur disque de cette pièce fut édité par Pathé-Marconi.

En 1963, le premier acte est joué au théâtre des Mathurins, à Paris, en lever de rideau d'une autre pièce de Montherlant, « Fils de personne ».

Donnée deux fois à la Radiodiffusion nationale française, elle rencontre un succès unanime et sans réserve. Il reçoit alors le Grand Prix de l'Académie du disque Charles Cros.

Mais, ici encore, nouvel incident singulier. Le nom d'un des collégiens était Sandrier. Un certain M. Sandrier s'en émut et menaça. L'auteur s'inclina et le nom fut changé en Soubrier. Protestation cette fois de M. Soubrier, l'auteur s'inclina encore, et le nom fut changé en Souplier. La maison de disque déclara alors que la modification du nom endommagerait la qualité de l'enregistrement et la vente du disque fut donc arrêtée après sa première édition.

En 1966, l'auteur remania son œuvre en supprimant les passages qui lui paraissaient gênant et soumit cette version à un ecclésiastique qui occupait un rang distingué dans la hiérarchie.

Elle sera enfin jouée en totalité en 1967 au théâtre Michel, à Paris, avec Paul Guers dans le rôle de l'abbé de Pradts, Didier Haudepin jouant Sevrans et dans la mise en scène de Jean Meyer. Le Rideau de Bruxelles présenta ce spectacle, avec Raoult de Manez dans le rôle de « de Pradts », cette même année.

C'est ce « texte de 67 » que l'auteur estime comme la seule version valable de sa pièce.

Une représentation du Théâtre Michel est diffusée en 1969 sur la 1ère chaîne de l'ORTF.

En 1974, elle est reprise au théâtre des Mathurins.

En avril 1994 elle est remontée au Théâtre Hébertot. C'est Christophe Malavoy qui joue le rôle de « de Pradts ». Il réalisera, par la suite, un film sur une adaptation de la pièce.

Henri de Montherlant

[1895 - 1972]

Élu en 1960, au fauteuil 29, à l'Académie Française.

Officier de la Légion d'honneur.

Croix de guerre 1914-1918.

Médaille du combattant volontaire (1914-1918).

Auteur dramatique, romancier, essayiste.

Né à Paris, le 30 avril 1895. Descendant d'une famille de la noblesse catalane, Henry de Montherlant fit ses études à Jeanson-de-Sailly, puis au collège de Sainte-Croix de Neuilly-sur-Seine. Son renvoi du collège, en 1912, lui fournira le thème de trois de ses œuvres, La Ville dont le prince est un enfant, La Relève du matin et Les Garçons.

Mobilisé en 1916 dans le service auxiliaire, puis dans le service actif au 360e R.I., il fut blessé et décoré. Marqué par cette expérience, il en tira Songe, roman autobiographique, et son Chant funèbre pour les morts de Verdun, exaltation de l'héroïsme de la Grande Guerre.

Au sortir de la première guerre mondiale, il se tourna vers les stades, la piste et le football où il rencontra la jeunesse des fortifs, renoua avec les fraternités des tranchées, exalta les corps des athlètes, compagnons et compagnes. Nombre des œuvres qu'il publia dans les années d'après-guerre (Les Bestiaires, Les Olympiques, Aux fontaines du désir, La Petite infante de Castille, etc.) étaient empreintes du même goût pour les valeurs viriles et fraternelles, jusqu'aux Jeunes filles, roman en quatre volumes où il affichait délibérément sa misogynie et qui lui valut une renommée internationale.

Durant cette période, Henry de Montherlant choisit de séjourner la plupart du temps hors de France, autour de la Méditerranée.

Auteur fécond, il produisit une œuvre importante, dans laquelle le théâtre tint, à partir des années 1940, une place importante. Citons ses pièces les plus célèbres : La Reine morte, Fils de personne, Malatesta, Le Maître de Santiago, Port-Royal, Don Juan, Le Cardinal d'Espagne.

Il est également l'auteur d'essais. Ceux que lui inspirèrent la défaite de 40 et les années de l'occupation : L'Équinoxe de septembre, Le Solstice de juin, Textes sous une occupation — 1940-1944, Carnets — 1940-1944, furent assez discutés. On lui reprocha un certain écart entre les attitudes héroïques dont il s'était fait spécialité dans ses ouvrages antérieurs et son comportement moins engagé et moins glorieux durant ces années d'épreuves.

Sur la fin de sa carrière, Montherlant revint à la veine romanesque avec Le Chaos et la Nuit, Les Garçons, Un assassin est mon maître.

Écrivain sans cesse en quête de perfection esthétique, d'un style brillant et aéré, Henry de Montherlant est le créateur d'une œuvre où se font écho, en s'opposant, la morale chrétienne et la morale profane, le culte de l'héroïsme et celui de l'hédonisme.

Envisageant l'entrée de Montherlant sous la Coupole, François Mauriac écrivait dans son Bloc-notes, le 7 mars 1960 : « Montherlant, c'est pour moi un écrivain, le type même de l'écrivain français d'une certaine famille (Chateaubriand, Barrès), à laquelle je me flatte d'appartenir aussi, avec d'anciennes et solides alliances du côté de Port-Royal : j'y suis moi-même demeuré fidèle, alors que Montherlant, qui a toujours joué les libertins, y a cherché des sujets de pièce, mais non des principes de vie. Il n'empêche qu'on est des frères. »

Il fut élu à l'Académie française le 24 mars 1960, sans concurrent au fauteuil d'André Siegfried. Il n'avait pas effectué de visites de candidature, formalité à laquelle il se refusait. Agoraphobe, ou prétendant l'être, il ne fut reçu, par le duc de Lévis Mirepoix le 20 juin 1963, qu'en séance de commission de lecture. Dans son discours, assez singulier, il insista longuement sur une géographie de la Nouvelle-Zélande, pourtant fort accessoire dans l'œuvre d'André Siegfried.

Atteint de cécité et voyant ses facultés décliner, Henry de Montherlant choisit de se donner la mort à l'âge de soixante-seize ans. Ce qui avait souvent paru attitude théâtrale, chez ce grand admirateur des exemples antiques, reçut ainsi une tragique justification.

Mort le 21 septembre 1972.

Henri de Montherlant

Le culte du secret

Comme le met en évidence son principal biographe, Pierre Sipriot, Montherlant, durant sa vie, s'est souvent avancé masqué, cultivant une forme de secret qui confinait à l'imposture : sur les origines et la nature de sa particule de noblesse, sur sa date de naissance qu'il a falsifiée, se rajeunissant d'un an. Il a voulu naître le 21 avril, jour de la fondation de Rome et même l'Académie française s'y est perdue, puisqu'elle donne dans sa notice officielle, la date du 30 avril.

Un flou artistique règne aussi sur la nature des blessures qu'il a reçues durant la première guerre

mondiale ou lors d'expériences tauromachiques. Le grand écrivain a voulu construire un personnage en adaptant les faits en fonction de ses désirs. Enfin, dans le domaine de sa vie privée, il entretenait une double vie, comme l'a dévoilé son ami Roger Peyrefitte avec qui il partageait une passion pour les adolescents.

Après sa mort, ces éléments donnent un nouvel éclairage sur son œuvre, la grandissant sur certains points et la relativisant sur d'autres.



Adaptation
cinématographique

Christophe Malavoy réalise en 1997 le film qui reprend exactement le scénario de la pièce et dans lequel il joue à nouveau le rôle de l'abbé de Pradts.

Montherlant a ciselé avec beaucoup de soin les situations et les dialogues. L'univers un peu suranné du collège est bien rendu, et la force des émotions éprouvées par les personnages est évoquée sans emphase, restant toujours entre le naturel du quotidien et l'exaltation des sentiments.

L'abbé de Pradts est extrêmement complexe et attachant, tiraillé entre ses désirs humains et ses exigences

spirituelles. Il dit au supérieur du collège : « Dieu a créé des hommes plus sensibles que les pères, en vue d'enfants qui ne sont pas les leurs, et qui sont mal aimés. » Il dit à Sevrays, qui vient d'être renvoyé, et qui refuse cette fatalité : « Vous sourirez de tout cela quand vous aurez vingt ans » ; à quoi le garçon répond : « Non, je n'en sourirai jamais ! ». En effet, Montherlant sera toute sa vie hanté par cet amour de jeunesse, qui lui avait valu le renvoi du collège Sainte-Croix de Neuilly en 1912.

La ville dont le prince est un enfant

Distribution

Mise en scène **Michel de Warzée**

Avec **Jean-Philippe Altenloh**

Abbé de Pradts, préfet de la division des « moyens »

Toussaint Colombani

André Sevrals, élève de philosophie

Michel de Warzée

L'Abbé Pradeau de la Halle, supérieur du collège

Julien Vargas

Henriet, élève de philosophie

Benoît Pauwels

Habert, surveillant de la division des « Grands »

Nicolas Goffaux / Raymond Emanuel Tillen

Serge Souplier, élève de troisième

Stéphanie Moriau

Assistante à la mise en scène

Décor et costumes

Création lumière et régie

Assistant régie

Christian Guilmin

Sébastien Couchard

Simon Molitor

Premières critiques

Jamais on n'a mieux compris les plus forts mouvements d'une œuvre qui, à travers tant de livres et de pièces, a une unité secrète qui dépasse ses contradictions visibles. Montherlant aime les mondes clos, à l'égard du monde. Tout ce qui rappelle, même indirectement, la chevalerie, ses ordres et ses rites, éveille en lui une nostalgie. Le terrain des « Olympiques », le collège de « La Relève du Matin » annonçaient la trilogie si diverse et si cohérente qu'il nomme son « théâtre catholique ».

Les serments passionnés de « La Ville » répondent au conseil de l'Ordre de Santiago et à la solidarité fiévreuse des religieuses de « Port Royal ».

Pourtant, si ces milieux fermés ou privilégiés séparent des médiocrités d'alentour, ils engendrent leurs propres drames et une solitude d'autant plus amère qu'elle s'édifie sur une espérance. Sevrals, de Pradts, seront seuls comme le Maître ou comme Sœur Angélique : obstinés à vouloir une grandeur fière et douloureuse et voués à s'y détruire. D'une manière, c'est le ferment de la tragédie racinienne, avec son intensité, sa litote permanente, la sûreté de son style.

Mais l'ombre de Corneille rôde, proposant ses efforts vers le courage et parfois vers le mépris.

Faut-il, pour revenir à « La Ville dont le Prince est un Enfant », que jamais peut-être l'art de Montherlant n'a été plus sûr et plus dépouillé ? La réserve, la fièvre, la pudeur s'y unissent dans un dialogue qui est un chef-d'œuvre de style et de vérité nue. Ceux qui ont pu voir la pièce au Gymnase n'oublieront pas ce chant pur et désespéré de l'amour et du sacrifice.

Georges Sion

Les Beaux-arts, Bruxelles, avril 1955.

Dans cette œuvre, Montherlant, sobre et nuancé, analyste et auteur dramatique, dépouillé sans froideur, mystique et charnel à la fois, à mis le meilleur de lui-même.

Adrien Jans

Le Soir, Bruxelles, 21 novembre 1951.

La comédie Claude Volter

En quelques noms

Fondateur **Claude Volter**

Directeur **Michel de Warzée**

Administrateur délégué **Sylvie d'Aney-Volter**

Secrétariat **Liliane Finkielsztejn**

Location **Serge Zanforlin**

Relations publiques **Bernard d'Oultremont**

Responsable des animations **Stéphanie Moriau**

La Comédie Claude Volter remercie la Commune de Woluwe-Saint-Pierre et la Communauté française de Belgique pour leur précieux soutien.

Avec le soutien de



Prochain spectacle *À l'école, Rita!*

Rita, jeune coiffeuse veut changer.
Pas de tête, mais de vie et surtout de l'intérieur.
Elle veut apprendre, étudier et se cultiver. Elle se rend alors
au cours de Franck, un professeur de littérature désabusé
et alcoolique, peu enclin à prendre en charge l'éducation
de Rita. Petit à petit, Rita va s'élever et dépasser le maître,
devenu jaloux de l'ascension intellectuelle de son élève.

*« La rencontre explosive entre la jeune Rita et Frank,
professeur de lettre revenu de tout, prend sous les traits de
Stéphanie Moriau et Michel de Warzée,
une saveur magnifique.*

Ils ont la grâce !

*La direction d'Acteur de Michel Wright a su faire entendre les
grandes interrogations remuées par le texte,
sans arrogance, mais sans concessions. »*

Philip Tirard – La Libre Belgique

infos et réservations

Comédie Claude Volter
avenue des Frères Legrain, 98
1150 Woluwe-Saint-Pierre
tél : 02 762 09 63
www.comedievolter.be

Reprise
du 18 avril au 5 mai 2007
Une pièce de **Willy Russel**
Adaptation de **Luc André**
Mise en scène : **Michel Wright**
Avec : **Michel de Warzée**
Stéphanie Moriau



La saison **2007 - 2008**

Vous pouvez réserver votre abonnement dès le 1^{er} avril 2007

du 26 septembre au 21 octobre 2007

Menus-Plaisirs

d'après le Théâtre de chambre de Jean Tardieu

du 7 au 25 novembre 2007

La Demoiselle

de Jean-Pierre Dopagne

du 4 au 31 décembre 2007

Tailleur pour dames

de Georges Feydeau

du 9 au 27 janvier 2008

Demain c'est le printemps

de Eve Caligaert

du 20 février au 23 mars 2008

Le Malade imaginaire

de Molière